



Au Verbier Festival, Esa-Pekka Salonen convoque les dieux et l'amour

Classique Le final du «Ring» de Wagner, puis la «Turangalîla» de Messiaen: le Finlandais a ouvert cette édition en mode émotions fortes.

Nicolas Poinot

Célébrer une aube par un crépuscule, tel est le clin d'œil d'Esa-Pekka Salonen, qui a commencé le concert inaugural de la 33^e édition du Verbier Festival par le final de l'opéra «Le crépuscule des dieux», de Wagner. Vendredi, le chef finlandais signait un retour très attendu à la Salle des Combins, accompagné par la mezzo-soprano américaine Michelle DeYoung, l'une des plus grandes wagnériennes de notre époque.

Dans cet immense chant du cygne postromantique traversé de motifs musicaux bouleversants, Salonen privilégie une direction calme, précise et sans pathos excessif, à la recherche de textures allégées qui rendent encore plus aérienne cette ascension inexorable. Michelle DeYoung est corps et âme du voyage. Comme possédée par le rôle de Brünnhilde, elle impressionne par sa puissance et les expressions intenses de son

visage qui façonnent tantôt des masques de douleur, tantôt des portraits irradiant de lumière.

Après l'entracte, le chef finlandais réservait un choc d'un tout autre genre, bâtissant la cathédrale immatérielle qu'est la «Turangalîla-Symphonie» d'Olivier Messiaen. Opus hors norme d'une heure et quart, l'œuvre du compositeur français est de celles qu'il faut absolument entendre et voir en live pour prendre la mesure, justement, de sa démesure musicale et scénique.

Son exécution elle-même est une sorte d'épopée homérique, plus de 100 musiciens, des instruments rares, dont des percussions orientales et provençales, un célesta, jusqu'à ces ondes Martenot aux roucoulements magnétiques, qui ancrent presque cette partition de 1949 dans l'ère de la musique électronique. Et puis il y a le piano, dont les sons ne cessent de se marier avec les autres instruments pour forger de nouveaux timbres inouïs.

Messiaen a en effet construit cet opus comme un espace en trois dimensions, où se multiplient les plans sonores, les dynamiques, où déflagrent les couleurs. Dans un costume pourpre qui renforce cette polychromie générale, le pianiste français Lucas DeBargue empoigne sa partie d'une virtuosité redoutable, de

concert avec un Esa-Pekka Salonen faisant montre d'une direction plus physique cette fois.

La «Turangalîla» nous fait percuter la vie, frôler la mort, tomber dans le vertige de l'amour, tel que l'a voulu Messiaen, qui livrait là sa vision du mythe de Tristan et Yseult. Si, fait inhabituel pour Verbier, plusieurs spectateurs ont quitté la salle durant la représentation, déstabilisés par cette partition au langage radical, la démonstration de Salonen et de ses complices a galvanisé la station pour les deux semaines à venir.



Le chef est un grand connaisseur de la «Turangalîla-Symphonie», qu'il interprète depuis des décennies. Nicolas Brodard

Verbier Festival, jusqu'au 2 août.
verbierfestival.com